

les expéditeurs ne pourront pas tout envoyer.

—Le département de l'agriculture aux Etats-Unis publie le rapport officiel que, cette année, les alternatives de pluie déluviennes et de chaleur tropicale ont fait aux récoltes un dommage de \$200,000,000.

—Il y a, jusqu'à présent, autant de neige en Angleterre qu'en Canada.

—Les électeurs du comté de Richelieu qui auront voulu se vendre se sont fait jouer le joli tour d'être payés en billet de la banque Zimmerman.

—Les récentes tempêtes ont fait des dommages incalculables, immenses aux forêts du Nouveau-Brunswick, au point que des marchands de bois ont été obligés de remettre au gouvernement les limites qu'ils avaient achetées, n'y trouvant plus de bois convenable.

—Le froid vif de ces jours derniers, a formé, sur le Yamaska, un pont de glace tellement fort, que le bateau à vapeur *Notre-Dame*, parti de St. Hyacinthe pour Saint Césaire, a dû rebrousser chemin.

—La peste a éclaté parmi le bétail à une distillerie près de Cincinnati. Quarante animaux sont morts: on pense que cela provient de ce qu'ils ont mangé des saletés de la distillerie.

## FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

# LE PAYS DE L'OR.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

III

SUR L'ESCAUT

(Suite.)

Un grand nombre de malades descendirent les uns après les autres, derrière les deux amis. Enfin, il n'en resta plus qu'une vingtaine sur le pont. Quoique ceux-ci parussent à l'épreuve du mal de mer, ils n'étaient pas cependant à leur aise. Ils étaient faibles, et découragés et regardaient silencieusement les flots, qui soulevaient avec une régularité monotone les flancs du navire.

Lorsque, à l'embouchure de l'Escaut, le *Jonas* entra dans le détroit, le capitaine dit à son pilote :

—Il s'écoulera quelques jours avant que ces tas d'imbéciles soient sur pied. Nous emploierons ce temps à mettre tout en ordre. Plus de familiarité avec les passagers. Fais savoir aux matelots que le premier qui s'amusera un peu trop avec les étrangers sera mis aux fers pendant trois jours. Qu'on prenne garde à mes ordres ; je veux rester seigneur et maître sur mon vaisseau : nous sommes en mer.

IV

EN MER

En effet, la mer resta grosse pendant quatre jours ; elle devint même plus houleuse à mesure que l'on avançait dans le détroit et que l'on eut à lutter contre des vents variables. Pendant tout ce temps, les passagers étaient restés couchés dans leurs cabines, craignant de faire un mouvement ; pris de nausées à la seule pensée des moindres aliments, découragés et abattus comme des gens à moitié morts.

La nuit où l'on sortit du détroit pour entrer dans l'océan, le vent impétueux s'était apaisé, et les flots agités étaient devenus plus calmes. Pendant que le *Jonas* continuait sa route, sous un ciel clair et parsemé d'étoiles, les passagers éprouvèrent l'influence du temps favorable. Ils

dormirent pour la première fois d'un sommeil réparateur et bienfaisant, qui fit couler de nouvelles forces et une nouvelle vie dans leurs veines.

C'était chose étonnante à voir, quand chacun apparut le lendemain sur le pont, la physionomie souriante, consolé, fortifié et gai comme au jour du départ. Jean Creps et son ami Roozeman n'étaient pas des moins ravis. Victor surtout, en se voyant entouré d'un horizon sans bornes, leva les bras avec enthousiasme vers le ciel et remercia Dieu, qui l'avait déjà rapproché du but désiré.

Un grand nombre de passagers, voulant célébrer leur heureux rétablissement, coururent sur aux bouteilles pour recommencer la fête ; mais le capitaine qui se montrait maintenant ce qu'il était, sévère, rude et inexorable, leur fit lire un grand nombre d'articles qui défendaient tous cris désordonnés et tous rassemblements sur le pont, et ils furent informés que toute contravention à ce règlement et aux ordres du capitaine serait punie de l'emprisonnement au pain et à l'eau, à fond de cale.

Les passagers écoutèrent cette lecture avec une stupéfaction mêlée de colère ; quelques-uns serrèrent les poings et s'empêchèrent contre ces dispositions arbitraires, qui, selon eux, ne tendaient qu'à leur ravir tout plaisir et toute liberté : mais le capitaine leur fit comprendre en peu de mots que la loi lui reconnaissait sur son vaisseau une puissance sans bornes ; qu'il avait même le droit de brûler la cervelle à ceux qui se révolteraient contre lui ; — et comme quelques-uns reçurent ces explications avec un murmure peu respectueux, il se mit à jurer si horriblement et à proférer de si terribles menaces, que les passagers virent qu'il parlait sérieusement se soumettre enfin à la nécessité. Les matelots ne furent pas plus polis. Dès que quelques amis étaient réunis sur le pont pour causer, un matelot accourait en trainant un cordage, ou un levier, ou toute autre chose, et criait sans respect pour personne :

—Hors du chemin ! Gare aux jambes !

Deux ou trois autres, avec une égale vitesse, venaient du côté opposé et jetaient des seaux d'eau sur le pont pour enlever les traces du mal de mer.

Un troisième criait du haut d'un mât :

—Gare dessous, sacrebleu !

Et, après ce simple avertissement, il laissait tomber sur le pont, comme un aérolithe, une lourde poulie, au risque d'écraser réellement quelqu'un.

C'était la volonté du capitaine : il fallait montrer tout d'un coup aux passagers que la vie en mer ne peut pas être une éternelle fête, et les matelots, pour détruire toute illusion à cet égard, devaient faire leur service sans se retourner et comme s'il n'y avait absolument que l'équipage sur le navire.

Vers midi, les passagers furent appelés sur le pont. Le capitaine déclara qu'on allait les diviser tous en compagnies de huit hommes, pour dîner ensemble désormais dans un plat de fer-blanc ou *gamelle*. Il lut ensuite une liste des passagers, et, chaque fois qu'il avait nommé huit hommes, il criait :

—Première gamelle ! Deuxième gamelle ! Troisième gamelle !

Et, quand cet arrangement fut terminé, malgré les murmures et les plaintes, le capitaine leur fit comprendre que dorénavant le pain frais et le peu de volailles qui restaient encore seraient réservés pour les malades. Les passagers devaient donc se contenter de la ration de mer journalière, savoir : de la viande salée, des pois ou des fèves, des biscuits, une petite mesure de genièvre et un litre d'eau potable. Chaque gamelle devait, à tour de rôle, désigner pour la semaine un de ses membres qui irait à la cuisine chercher le dîner pour les autres.

Immédiatement après, on sonna la cloche pour la distribution des vivres. On voyait courir de tous côtés des hommes avec des plats en fer-blanc pleins d'une nourriture fuman-

te..., et, quelque minutes après, tous les passagers se trouvaient réunis autour des gamelles.

C'étaient de singuliers convives que le sort avait donnés à Victor et à son ami Jean : un procureur de la république française, qui s'était enfui de son pays pour des raisons inconnues ; un docteur en médecine ; un banquier allemand, qui avait tout perdu à la roulette à Hambourg ; un jeune gentilhomme de la Flandre occidentale, qui avait dépensé les derniers débris de la fortune paternelle, avant son départ pour la Californie ; un officier français qui se vantait d'avoir tué son supérieur dans un duel.

A la première vue, Victor crut qu'il n'avait pas à se plaindre du sort, et, en effet comme nos amis avaient pris une place de seconde classe, ils n'étaient pas mêlés avec les pauvres gens de la troisième classe, qui dormaient et vivaient tous ensemble dans l'entre-pout comme dans une étable.

Mais que son cœur sensible fut blessé de la conversation grossière et ignoble de ses compagnons ! Pendant tout le dîner, il n'entendit que jurons et blasphèmes, jeux de mots stupides et sorties brutales. Alors il remarqua que la voix de ses compagnons était fatiguée et rauque, que leurs yeux étaient entourés d'un cercle couleur de plomb, et même que le nez du docteur était nuancé de tons pourpres, signes d'une ripaille continuelle. Il acquit la conviction qu'il était condamné à vivre en compagnon de table et en ami avec des gens qui avaient noyé dans les boissons et perdu par une conduite déréglée toute délicatesse d'esprit et tout sentiment de moralité.

Pendant qu'il tombait ainsi dans des réflexions peu souriantes, ses compagnons péchaient hardiment dans le plat et dévoraient la pesante nourriture avec un appétit féroce. Le mal de mer avait creusé leurs estomacs, et ils tâchaient de prendre leur revanche autant que possible. Heureusement Jean Creps, avertit son ami ; sans cela Roozeman n'aurait songé à dîner que quand il ne fût plus resté une seule fève dans le plat. Le docteur tira une bouteille de cognac de la poche de son pardessus et la vida presque à moitié, pour se rincer la bouche, disait-il. Les autres allumèrent qu'un cigare, qui une pipe, et montèrent sur le pont, où se trouvaient en ce moment la plupart des passagers. Quelques-uns s'étaient étendus sous les rayons brûlants du soleil ; d'autres étaient assis sur des bancs ; mais le plus grand nombre se promenaient par groupes.

Roozeman, le dos appuyé contre le bastin-gage et le regard fixé sur les passagers, dit à son camarade :

—Mon ami, avec quelle sorte de gens sommes-nous donc ? Nous n'entendons que des jurons et d'ignobles plaisanteries !

—Oui, répondit l'autre en souriant. Tu ne sais pas encore tout. Je n'ai eu le mal de mer que quarante-huit heures ; je me suis promené sur le pont et dans la cale, pour connaître d'un peu plus près nos compagnons de voyage. Il y bien quelques braves garçons et quelques honnêtes gens parmi eux ; mais la plupart sont des gaillards qui ont mérité la corde ou qui y ont réellement échappé ; beaucoup d'ivrognes qui ont laissé femmes et enfants dans la misère et ont emporté leur dernier sou pour aller en Californie ; des gens perdus qui faisaient honte à leurs parents par leur conduite désordonnée ; des dissipateurs à bout de ressources, des joueurs ruinés, des boursiers à exécuter, des banqueroutiers, et même des condamnés libérés.

—Belle compagnie ! dit Victor en soupirant. Si j'avais pu le prévoir !...

—Tu serais resté à la maison ?

—Non, mais je n'aurais pas choisi le *Jonas* pour faire la traversée.

—Bah ! nous sommes embarquées maintenant avec cette étrange bande, et nous devons voquer avec elle, comme dit le proverbe. Il ne faut pas être si difficile, Victor. Tu pouvais bien prévoir, n'est-ce pas, que, dans notre